

La vieille femme ayant remis à leur place les vivres que Marguerite avait refusés, s'assit par terre, sur le seuil de la porte, et entreprit de confectionner une paire de mocassins qu'elle cousait avec une énorme aiguille faite de l'os d'une jambe de héron. Mais il y avait dans l'air une émotion considérable causée par les grands événements de la journée : les commères indiennes survenaient sans cesse, et dérangeaient la vénérable matrone qui, du reste, ne demandait pas mieux.

Elles arrivaient, en groupes, causant et gesticulant avec animation : quelques-unes s'arrêtaient pour regarder avec envie et curiosité la jolie captive dans sa blanche parure "douce comme le duvet des cygnes, transparente comme l'eau," disaient-elles.

Il n'était pas difficile à Marguerite de deviner quelle joie animait cette peuplade sauvage ; l'espérance d'avoir une large part dans ces riches dépouilles faisait briller leurs yeux noirs ; elles interrogeaient curieusement chaque arrivant du fort ; plusieurs même y allèrent en toute hâte ; d'autres se portèrent en foule au wigwam du Grand-Soleil pour y admirer toutes les richesses dont elles convoitaient leur part.

La vieille femme était désolée de n'en pouvoir faire autant ; mais la consigne donnée par son fils la retenait à son poste. Ce fut donc en murmurant et en grommelant qu'elle continua son rôle de gardienne ; pour se dédommager, elle lança des regards féroces à Marguerite chaque fois que celle-ci faisait un mouvement.

La triste prisonnière eut un moment d'espoir : dans la foule féminine qui continuait à la dévorer des yeux elle crut entendre une voix de connaissance ; au même instant elle aperçut Tree-la-lu mêlée aux curieuses. Un flot de sang monta à son visage et rendit à ses joues leurs couleurs, puis elles pâlirent de nouveau. La jeune indienne avait passé sans annoncer par le moindre signe qu'elle l'avait reconnue.

— Ne pouvez-vous rien faire pour me sauver ?... vous qui avez paru être mon amie ! s'écria Marguerite en se tordant les mains.

Petit-Oiseau passa avec ses compagnes, le regard indifférent, le visage impassible, comme si elle n'avait rien entendu. Marguerite retomba dans la nuit du désespoir.

Les lentes heures de la captivité s'écoulèrent, le soir approcha d'instant en instant, Rattlesnake pouvait arriver... Marguerite pensa à mourir auparavant, pour se soustraire à une poursuite affreuse. Une joie mélancolique s'empara d'elle en songeant qu'au moins Maurice était sauvé lui ! S'il eût été au fort, il aurait péri victime de quelque lutte sanglante, et, comme le malheureux négociant, il n'aurait pu protéger celle qu'il aimait.

— Ah ! Maurice ! Maurice ! murmura-t-elle, résignée, vous ne saurez jamais que votre pauvre petite cousine vous a suivi à travers l'Océan... vous ne saurez pas son horrible sort... elle qui vous aimait tant ! vous l'oublierez ! si vous allez en France, ne l'y retrouvant plus vous direz : "Elle est infidèle", et vous en épouserez une autre... et vous serez heureux...

A ces pensées, des larmes amères coulaient sur ses joues pâles et jusque sur sa robe moins blanche que son pauvre visage désolé.

Quand le crépuscule fut venu, la vieille Indienne quitta son travail et s'approcha d'elle pour l'inviter de nouveau à manger ou à boire. Sa voix et ses allures parurent si douce à Marguerite qu'une lueur d'espoir l'engagea à solliciter la liberté.

— Je ne suis point faite, dit-elle, pour être l'épouse de votre fils, ni pour vivre parmi votre peuple. Laissez-moi m'en aller et partir pour la Nouvelle-Orléans par le plus prochain navire. Vous serez tous deux généreusement récompensés. Le gouverneur Périer vous donnera pour moi une magnifique rançon. J'ai un parent qui est riche ; il vous donnera un monceau d'argent ! des centaines de dollars ! Je vous en supplie, persuadez votre fils.

— Il fera ce qu'il vaudra, repartit l'Indienne ; malgré tous les conseils de sa mère, sa fantaisie est aujourd'hui pour une Face-Pâle, il ne la changerait pas pour une montagne d'or. Pour moi, je serais contente du marché que vous me proposez.—Et la vieille femme se mit à rire.

— Eh bien ! laissez-moi fuir, s'écria Marguerite, croyant appuyer une secrète intention de sa gardienne ; laissez-moi disparaître ce soir ! vous direz que je me suis échappée. Je vous jure, si je parviens à rejoindre mes amis, que je vous comblerai d'argent.

— Impossible ! répondit froidement la vieille, si vous vous sauvez mon fils me tuera ; la nuit est proche, il ne tardera pas à être ici. Il est de noble race, pourquoi ne voudriez-vous pas l'épouser ? Les Français ont tous disparu maintenant, comme les feuilles que le vent emporte dans les bois : il n'y en aura aucun qui ose de nouveau traverser le grand lac d'eau salée, maintenant que les hommes-rouges ont fait connaître leur forces. Soyez donc contente d'être avec nous ; vous le verrez, il fait bon être Natchez.

En parlant ainsi, l'Indienne souleva Marguerite dans ses bras comme elle eut fait d'un enfant, puis la recoucha en ajoutant :

— Vous n'êtes guère disposée à une noce ; je vais vous composer avec des herbes un breuvage qui vous donnera des forces.

Marguerite, pour toute réponse, plongea, avec un gros soupir, sa tête dans le lit. La vieille se plaça hors de la cabane, en face de la porte, de manière à ne pas perdre de vue la prisonnière : là elle alluma un petit feu sur lequel elle fit bouillir des herbes sèches qu'elle avait prises aux provisions suspendues contre les murs de la maison.

Quand elle apporta son infusion, Marguerite se sentit tentée de la boire pour ranimer un peu sa vigueur et conserver la force de se servir du stylet quand le moment serait venu. Une pensée soudaine l'arrêta : si ce breuvage était empoisonné !... Mais non ! il n'y avait pas à espérer un pareil bonheur. Ce devait être un narcotique destiné à abattre sa surexcitation nerveuse et à la plonger dans un profond sommeil.

Marguerite frissonna à l'idée de s'endormir dans l'ancre du tigre ; mais, ne voulant pas irriter sa géolère, elle usa de ruse.

— Bonne mère, dit-elle, si vous voulez, je mangerai quand j'aurai bu.

Satisfaite de ce premier symptôme de soumission, la vieille courut chercher de la nourriture ; mais dès qu'elle eut le dos tourné, la jeune fille vida prestement derrière le lit le contenu du verre ; quand l'indienne revint, elle lui tendit le vase vide, en s'essuyant les lèvres comme quelqu'un qui vient de boire.

— C'était bien bon, dit-elle, je vais manger volontiers.

La matrone se mit à rire d'un air de satisfaction :

— Bien ! dit-elle ; Yeux-Rians va devenir Natchez tout à l'heure : la pierre qui l'écrase s'envolera, elle rêvera de la terre des Esprits.

Ces dernières paroles confirmèrent Marguerite dans l'idée qu'on avait voulu lui faire prendre un narcotique. Pour mieux tromper la surveillance de sa gardienne, elle mangea avec une apparence d'appétit ; ensuite, manifestant une invincible envie de dormir, elle s'étendit sur le lit, ferma les yeux et resta immobile.

Mais au milieu de ce repos simulé, toutes ses facultés demeuraient éveillées avec une appréhension extrême ; ses oreilles saisissaient le moindre bruit avec une nerveuse sensibilité, sa vue, par rapides intervalles, sondait fiévreusement l'obscurité ; le plus vague frisson dans l'air la faisait tressaillir : et, tout en conservant l'immobilité d'une fiancée froide et morte, elle prenait sur elle de rendre sa respiration égale et douce.

Trois ou quatre fois la vieille indienne vint, sur la pointe des pieds, examiner sa prisonnière ; complètement dupe de l'innocente ruse, elle ne revint plus et s'assit sur le seuil de la porte, attendant le retour de Rattlesnake.

Marguerite aussi, l'attendait... pour s'enfoncer le stylet dans le cœur.